

Extraits de

LÀ-BAS...

[...]

« Tata Lili arrive ! Tata Lili arrive ! » Ma petite sœur Lucie s'égosillait, saoule de bonheur. Car pour nous, les petits, la venue de notre tante Liliane signifiait des parties de cache-cache interminables avec les cousins Alain et Philippe. D'ailleurs, tonton Raymond avait à peine garée la 403 familiale que les deux gamins surgissaient des places arrière, tout aussi rouges de bonheur – et de chaleur ! – que nous. La famille de la sœur de maman venait de parcourir la centaine de kilomètres séparant Hussein Dey de Tizi Ouzou sous un soleil écrasant. En été, la température dépassait souvent les 45 degrés et les Peugeot n'étaient pas encore climatisées !

Plein de prévenance intéressée, mon père entraînait déjà son beau-frère sous la tonnelle, en le tenant par l'épaule, pour une première anisette bien fraîche. « Il faut bien qu'il se désaltère cet homme, il a conduit jusqu'ici ! » Mais les deux complices n'avaient pas le temps de s'en « jeter un derrière la cravate », même un inoffensif *agua limon*. L'œil réprobateur de leurs femmes leur rappelait qu'il fallait d'abord sacrifier au rituel de la messe dominicale.

À la sortie de l'office, le petit Philippe me serrait de près, impressionné par les Kabyles descendus de la montagne, vêtus de leurs amples gandouras blanches. Il n'avait pourtant rien à craindre d'eux, l'ambiance était bonne entre Kabyles et Européens en ce début des années cinquante. Mais le petit cousin n'avait pas l'occasion de voir beaucoup de montagnards, dans sa « *banlieue* chic », comme on dirait maintenant, d'Hussein Dey. Car pour nous, tout ce qui était, de près ou loin, associé à Alger, était forcément « chic ».

Là-bas...

Mais le cousin allait vite reprendre des couleurs à table. Les Fornay venaient de nous rejoindre pour partager le repas et nous savions que papa allait poser plein de questions indiscretes à Roger qui travaillait à l'hôtel Keller. Haut-lieu des réjouissances de la ville, l'établissement accueillait la société huppée pour des soirées dansantes et la tablée se régalaient des derniers potins sur le beau monde tout en dégustant la *Kémia*. Pendant que les adultes pouvaient enfin siroter leur apéritif anisé tant attendu, les enfants avaient droit à une *Hamoud Boualem* bien pétillante. Des moments de joie simples, c'était la belle vie.

[...]

En ce mois de janvier 1962, la situation s'aggravait et maman ne voulait plus que nous allions en classe. Elle avait simplement devancé les autorités puisque les écoles fermèrent vers le mois de mars. Des voisins français étaient déjà partis en Europe, maman suppliait son mari de nous y emmener, au moins pour quelques mois, « le temps que ça se calme », mais lui n'entendait rien. « Ça va s'arranger, attends un peu » lui répondait-il invariablement. Nous restions seuls. Les jardiniers et la nounou ne venaient plus, les Arabes et les Kabyles avaient peur, comme nous. Les commerces fermaient les uns après les autres, les gens ne se parlaient plus, les clients européens et nord-africains désertaient la boutique de mon père. Comment en étions-nous arrivés là ? Comment cette bonne entente avait pu disparaître si brutalement ?

[...]

Cette Méditerranée, synonyme de plaisir lorsque nous nous baignions à Tigzirt, devenait le miroir de notre tristesse. Sur le *Ville d'Alger*, qui venait d'appareiller pour Marseille, ce n'était que larmes et angoisse. Nous ne savions pas ce qui nous attendait de l'autre côté, dans cette France dont nous ne connaissions pratiquement rien.

Le premier contact fut froid, gris et bruyant. La météo était plutôt fraîche en ce mois de juin 1962, les immeubles du port marseillais m'apparaissaient bien ternes et la circulation automobile me semblait insensée. Mais ce n'était pas grave. Nous étions là « pour quelques jours » avait assuré papa. « Quelques mois au plus » tempérait maman, avant de retourner *là-bas*.

En attendant, il fallait s'adapter, chercher des moyens de subsistance, créer des conditions de vie, à commencer par trouver un logement. À moins de passer notre première nuit sur le sol français entassés dans l'Ondine, trouver un hôtel semblait la solution la plus judicieuse. Papa partit aux renseignements et on nous indiqua un établissement au centre de la ville. Dans notre esprit, aller au centre-ville était un gage de qualité. Nous avons rapidement compris notre erreur lorsque nous nous engageâmes dans la rue Thubaneau. Comment aurions-nous pu savoir que cet endroit était l'un des plus fameux quartiers de la cité phocéenne, réputé pour ses trottoirs et les dames qui les arpentaient ! Je n'avais pas assez de mes deux yeux

Là-bas...

d'adolescent pour capter tous les détails de cet incroyable spectacle. Maman était outrée, papa plaidait sa méconnaissance de la ville, seule la petite Lucie ne semblait pas comprendre les raisons de l'agitation qui nous entourait.

Nous avons fini par trouver l'hôtel, gardé par un vieux bonhomme au tricot de peau douteux. Il nous tendit les clés de deux chambres lugubres ; j'occupais la première avec papa, tandis que Lucie restait avec sa mère. Épuisé par les émotions des derniers jours, je m'écroulai sur le lit au sommier grinçant, mes pensées voguant vers ma dernière baignade à Tizirt. J'avais hâte d'y retrouver Nicole, sur la plage. Au mois de juillet certainement, en août au plus tard...

Sommaire

Les origines européennes

Des ancêtres alsaciens et espagnols	9
Une nouvelle terre d'accueil	29

Sous le soleil

Un gamin de Tizi Ouzou	53
C'est la guerre, mes enfants !	87
Retour à la case départ	111

La reconstruction

Merci les cousins	137
L'art difficile de la résilience	185